

# LE 2 OCTOBRE 1965



Par G.N.C.D. JJR 65

**Texte dédié à Monique Phuong Mai, une amie de la prime enfance, qui était au Couvent des Oiseaux, Dalat, ce jour-là**

Je ne pouvais rater une telle coïncidence : le Good Morning paraît le 2 octobre ce mois-ci. Oh, la date est quelconque pour tout un chacun, mais elle ne l'est pas pour moi. Car j'ai quitté pour toujours notre pays natal le 2 octobre 1965, figurez-vous ! Quarante six ans loin de Saigon, ce n'est certes pas une paille. Je l'ai raconté dans un court texte paru il y a plus d'une demi-décennie. Et le fait de préparer le « GM » de ce mois-ci paraissant à cette date précise m' a offert un tel retour en arrière que je ne peux certes que vous le détailler.

Ah, elle n'était guère impressionnante, la passerelle gravie ensemble avec Bernard Lý Văn Mạnh (oui, oui, le gars destiné à être toubib et qui a fini comme proviseur d'un lycée à La Réunion, victime de sa quête du *sea, sun, and ...sleep*) et menant au Boeing 707 d'Air France sur le tarmac de l'aéroport de Tân Sơn Nhứt. J'insiste en passant, Tân Sơn Nhứt, et non Nhứt avec l'orthographe imposée après 1975, car je suis un vrai sudiste né à Saigon, « *Nam Cờ chánh cống* ». Il a fallu attendre 33 ans avant que je ne voie les gens en vert-grenouille ayant imposé ce changement, dans une version plus amène, à Tân Sơn Nhứt. A l'époque, il n'y avait pas encore ces longs couloirs-tubes coulissant sur roues et menant directement à l'avion, sans avoir à marcher sur le terrain de l'aéroport. Et les sourires des hôtesse de l'air d'Air France étaient délicieux, car de nos jours, tintin, pas question d'en recevoir, avec ces compagnies à bas prix mais coûtant en définitive aussi cher et dont les hôtesse font elles-mêmes le ménage à chaque escale. Nous ne pouvions cependant oublier le fait que nous entamions un long périple, qui au final s'est avéré définitif, mais comment le deviner à l'époque ?



*Ci-dessus de D à G : petite sœur de Bernard, Papa, Maman, Mme Võ Văn Quan, maman de Bernard, Thăng de profil)*



Une heure et demie auparavant, sur la rue Tự Do – Catinat, devant l'agence d'Air France au rez-de-chaussée de l'hôtel Caravelle, nous avons fait nos adieux à nos familles respectives, qui se connaissaient bien. Tellement bien d'ailleurs que nos mamans respectives avaient commandé le même trousseau chez le même tailleur pour leurs deux rejetons en partance : un manteau, une veste en tweed, un costume de laine bleu marine, 2 pantalons, 4 chemises, sans parler des pull-overs, puisque selon l'imagination de l'époque, Lyon tenait de la Sibérie par rapport à Saigon. Bref, habillement de jumeaux. Heureusement que nous gardions nos noms respectifs ! La seule liberté que nous avons pu avoir fut de choisir la teinte de notre costume d'été. Notez en passant que j'ai vendu le mien dès le premier été, étant hyper-fauché quelques mois plus tard (que le gars qui ne l'a jamais été en étant étudiant lève le doigt !), et le vague gris-vert clair étant fort peu adapté au bon goût français, je l'ai découvert bien vite. Le nom du gars au goût aussi douteux que le mien à qui je l'ai bazaré pour acheter mes tickets de restau universitaire ? Hubert Guillon, de nos jours consultant d'HEC, retraité. Mais n'anticipons pas.

← *Denise Mai, sa sœur, son autre sœur Liên, Hồng (sourire) ce jour-là*

Autour des 2 partants étaient les amis et la famille. Ils ne pouvaient pas nous dire au revoir à l'aéroport ce jour-là, interdit un certain temps aux non-

voyageurs par suite d'une attaque viêt-công à la roquette. Pour ma part, peu d'amis étaient là. Tous étaient partis un an auparavant à part Jean Nam Hee devenu Lê Anh Tuấn dans l'armée de l'air sud-vietnamienne. Les autres étaient déjà inscrits à l'Université de Saigon, car beaucoup de diplômés restaient reconnus par la France (cas de la médecine, de la pharmacie, du droit, et des lettres) . Etaient là Đào Quang Thắng actuellement Délégué des JJR 65, sur son Vélosolex, et bientôt en partance pour Zurich, Nguyễn Anh Tuấn et Philippe Trần Văn Thanh devant partir peu après pour Genève, et Đặng Đình Nghĩa – un ami très cher ancien du lycée Petrus Ký - bientôt dans la marine sud-vietnamienne et perdu de vue après des retrouvailles émues à Washington DC en 1983. Surtout des amies, bien mignonnes (jetez un coup d'œil sur les photos), dont ma nièce Rose Nguyễn Thanh Khiết (maintenant décédée), la soeur de Michèle. Geste touchant, le père de Hứa Thanh Huy a tenu à me dire au revoir, connaissant mon amitié vieille et profonde avec son fils, de même que Mme Võ Văn Quan (maman de Võ Văn Trường JJR 64) ainsi que Mme Đô (la mère de mon flirt de l'époque). Des larmes ? Oh que non, mais une fausse bonne rigolade, afin de cacher mon désarroi face au regard de mes parents. Temps de guerre et d'incertitude. Quand le car démarra, je souriai crânement mais la photo est parlante : je n'en menais pas large. Les visages émus de mes parents et de mon « Oncle Trois », mon répétiteur de vietnamien car lui-même enseignant, m'ont crucifié. Je pensais ne plus les revoir, avec cette fichue guerre.

Le contraste était frappant : l'an précédent, à la même époque, mes camarades de la promotion JJR 64 - ce que c'est que de redoubler, quand même - s'étaient retrouvés le même jour à plus de 110 dans un même Boeing, direction Paris. Pour Bernard et ma pomme en 1965, il y avait en tout et pour tout nous deux, comme étudiants partant à l'étranger dans le même avion. Le gouvernement de la République du Viet Nam, au sud, avait eu ses relations diplomatiques rompues temporairement avec Paris à ce moment-là, à la suite d'un excès verbal de la part d'un général moustachu pas marrant et mort récemment en Malaisie, premier ministre à l'époque. Le temps de rétablir ces fichues relations, et tous mes camarades de la promotion 1965 étaient déjà massivement (enfin, nombreux, disons) inscrits en Belgique, en Suisse, au Canada, et aux USA. Pour Paris, que pouïc. Sauf nous deux ce jour-là, qui étions de nationalité française, une chance mesurée à sa vraie valeur en ces temps incertains.

Nos mamans s'entendant bien y compris pour le choix de la ville de résidence, Bernard et moi nous sommes retrouvés ensemble inscrits à la Fac, lui en médecine, et moi, en lettres et en droit, dans la même ville c'est-à-dire Lyon , capitale des pieds-noirs rapatriés d'Algérie, et il y en avait à l'époque dans cette ville, la guerre d'Algérie ayant cessé seulement 3 ans auparavant. Pas question de Paris qui était aux yeux de mes parents un lieu de perdition potentiel pour leur rejeton. Raison pour laquelle ma sœur Denise Duyệt était également inscrite en pharmacie à Lyon depuis 1963. Même ville, mais également même cité universitaire, dans le même bâtiment, et – l'eût-on cru - au même étage, le 5 octobre 1965. L'adresse ? Cité « u », avenue Albert Einstein, à Villeurbanne, ville jumelle de Lyon. Merci, le CROUS, centre des œuvres universitaires régionales, à l'époque grand-prêtresse gestionnaire des logements estudiantins gouvernementaux, dont j'ai conservé la carte d'inscription valable jusqu'au 30/10/1965, car la rentrée universitaire était le 1<sup>er</sup> novembre, cette année-là, en Lettres..

#### *Dans le car d'Air France, 1 mn avant le départ →*

Du périple Saigon-Paris, j'ai encore la vision de l'escale à Colombo, très longue, et durant laquelle tous les passagers étaient descendus pour une collation dans l'aéroport. Car l'avion avait été dérouté : c'était la guerre entre l'Inde et la Chine, l'escale à la Nouvelle-Delhi avait été supprimée. Il n'y avait pas qu'au Viet Nam que la folie des hommes se déchaînait.



Accueilli à l'aéroport d'Orly - celui de Roissy-Charles de Gaulle ne devait naître qu'en 1974 - par ma sœur Denise (Mme L C H Bão) venue avec Cécile Huệ (la sœur de Trần Văn Bá fusillé dans les années 80), et disposant de 2 jours avant de prendre le train pour Lyon, à la gare...de Lyon, je pensais ingénument pouvoir visiter Paris immédiatement. Chocolat je fus, le décalage horaire m'ayant terrassé dès la fin du déjeuner qui suivait l'arrivée dans la matinée: de Saigon à Paris, je n'avais pas fermé l'œil, à cause des escales, de l'excitation douce, et des vins fins bus à bord. Le nostalgie ne vint que deux semaines plus tard. Et quand je pense au simple vin de table servi de nos jours dans les avions, monnaie sonnante et trébuchante en sus, on voit que le progrès est une chose fort relative.

Tante Marie, autrement dit Mme Nguyễn Xuân Bá, chez qui l'hospitalité nous a été offerte à Paris, fut tout émue de me voir croulant de sommeil. C'était une camarade de classe de ma mère dans les années 1930 à l'EPSJFF-Ecole Préparatoire Supérieure des Jeunes Filles Françaises devenue en 1948 le lycée Marie Curie, témoin au mariage de mes parents en 1938, et qui avait de surcroît épousé un cousin germain de mon père ayant son cabinet médical au 51 rue ...de Lyon (décidément) à Paris 12<sup>e</sup>, en face de la gare ...de Lyon (encore !). Normal de l'appeler vraiment Tata, la copine de classe de Maman étant devenue ma tante par alliance. Le nombre de « marie-curieuses » des années 1930 ayant épousé des « Chasseloup-Laubat » (notre lycée Jean-Jacques Rousseau à partir de 1955) de la même époque est assez impressionnant, et cela ne changea pas jusqu'en 1975 et plus . Maternelle comme elle l'était, Tante Marie nous avait préparé un déjeuner vietnamien auquel je ne goûtai que fort peu, la fatigue aidant. J'aurai du manger, car ce ne fut

que 15 jours après que je pris mon premier repas vietnamien – exécration - dans une gargotte minable de Grenoble, mauvaise comme pas possible, mais me menant aux bord des larmes grâce au parfum du *nước mắm* retrouvé enfin !

De cette première nuit en France, un seul souvenir : l'odeur de la cire et de l'encaustique dans l'immeuble, qui m'a curieusement fait penser au parquet bien ciré des villas de la cité de vacances réservée au personnel des Chemins de Fer du Vietnam à Dalat, devenue – tiens donc – un complexe hôtelier et appartenant encore aux Chemins de Fer vietnamiens. Ah, si, une deuxième réminiscence : tous les bâtiments parisiens étaient noirs de crasse, André Malraux devenu ministre de la Culture venant à peine de décréter le ravalement décennal obligatoire des immeubles, donnant naissance au Paris magnifique de nos jours, que le monde nous envie, si, si.

Au matin suivant, réveillé avant l'aube toujours à cause du décalage horaire, et le temps d'embrasser Tata Marie, de découvrir le métro (ah, ce métro d'antan aux bancs de bois et dont les portes claquaient à la fermeture, finie de nos jours, sa poésie) et me voila en compagnie de Gaston Nguyễn Phong Trào – paix à son âme car il nous a définitivement quittés – et Bernard Lý Văn Mạnh pour découvrir les quais de la Seine, les jardins du Luxembourg, les Tuileries, et le quartier de l'Opéra. C'était magnifique, vous vous en doutez bien, sous le soleil déjà automnal..

Mon amour très relatif de la bière vient possiblement de ce moment car, grand seigneur avec les 150 dollars (une somme, à l'époque) que je lui ai transmis en espèces de la part de sa maman, il nous offrit à Bernard et moi notre première demie-pression parisienne, non appréciée car je n'avais bu de la bière que 2 ou 3 fois avant de quitter Saigon. Vous avez deviné que je préfère le vin, et grâce à qui ? A, à, à, oui, oui, à mon brave père qui m'avait initié au jus de raisin fermenté dès l'âge de 15 ans ! Au fait, ai-je vraiment oublié de vous préciser que ces 150 dollars avaient été cachés dans une de mes chaussures, le contrôle des changes étant en vigueur au départ de Saigon à cause de la guerre ? Et là, le proverbe a tort, car je peux vous assurer que l'argent sent vraiment, une fois sorti de ma chaussure. Je n'ai strictement aucune souvenir de mon premier repas en ville à midi ce jour-là, sinon que ce n'était pas un restaurant, mais quelque chose comme une demi-baguette au jambon, un brave « jambon-beurre » quoi, pris dans un café. Déjà le rationnement financier, à peine arrivé à Paris, hé oui. Car j'étais boursier, avec 300 francs mensuels, le chambre coûtant déjà 150 francs, et un paquet de Gauloises coûtant 1,25 F. Les « flippers » devaient m'en prendre 20 centimes ou 40 centimes quotidiennement en plus, plus tard...



#### *Première bière à Paris, Gaston au milieu →*

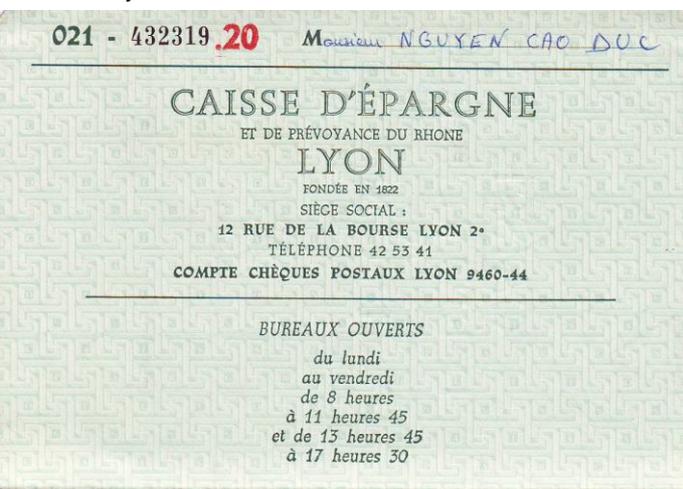
Gaston – arrivé à Paris en 1964 - informa les novices que nous étions des diverses adresses à connaître à Paris : les restau U (dont Mabillon et Bullier que je devais connaître deux ans plus tard, en partance pour l'Angleterre), les rares gargotes vietnamiennes du Quartier Latin de l'époque en cas de violente nostalgie, et, pour les rencontres sympa, l'Institut Franco-Vietnamien au 269 rue Saint Jacques, où logeaient les étudiantes vietnamiennes. Cette dernière adresse m'est devenue chère au cœur longtemps après, en 1970, quand j'ai vraiment craqué pour une Vietnamiennne, maintenant une très belle grand'mère en Californie, et qui y avait son logement. Chère A..., avec qui j'aurais bien fait un long chemin ensemble. Sa mère m'avait refusé.

Tout m'était à la fois nouveau et paradoxalement connu à Paris. Les monuments, les quartiers, l'ambiance, les gens. Merci à la bibliothèque du Centre Culturel Français de Saigon (l'IDECAF actuel) en face de l'hôpital Grall (de nos jours Hôpital Pédiatrique N° 2), où je passais une grande partie de mon temps libre et dans la salle de lecture duquel mes camarades et moi avons pu nous imprégner de tout ce qui était français. Un détail amusant : nous avons appris le français châtié, aussi les Parisiens étaient étonnés de nous voir trop polis ! Ceci a bien changé depuis, pour moi...

La deuxième nuit expédiée rondement, ma sœur et moi nous prîmes le train pour Lyon. Durant le trajet (4h à l'époque, au lieu de 2h de nos jours en TGV) je pus contempler enfin et pour de vrai la campagne française, entrevue seulement en photo à Saigon dans les magazines français dont Maman était lectrice, passant les acheter à chaque arrivage par bateau à la librairie Albert Portail devenue Xuân Thu, maintenant disparue car victime du bouleversement immobilier ayant ravagé fin 2010 le bloc d'immeubles en face de l'hotêl Continental resté debout, lui. Elle était et reste merveilleusement belle, cette campagne française, ce qui explique peut-être pourquoi j'ai commencé à ne vraiment aimer certains pays avoisinants que des années plus tard, préférant la France pendant très longtemps car m'y sentant vraiment bien. Ce sentiment perdure, d'ailleurs.

La gare de Perrache, à Lyon, n'était pas fonctionnelle comme de nos jours, et la sortie se faisait directement sur l'avenue en face. Le bus, et zou, on était près de la cité U, à Villeurbanne, ville jumelle de Lyon, quand le bus s'arrêta Rue des Antonins, à 300 m de là. L'impression de la cité universitaire (c'était la Résidence Universitaire de la Fac des Sciences,

alors que j'étais en lettres, allez comprendre) était favorable, et pour cause : elle était alors quasi-neuve, car construite deux ou 3 ans auparavant. Le temps de constater que ma chambre était effectivement disponible, et je m'installai : merci au service culturel de l'ambassade de France à Saigon, via lequel tout mon dossier de boursier de la République avait transité. Fonctionnalité extrême : 10 m<sup>2</sup>, dont 8 m (2x4) pour la chambre, et 2m<sup>2</sup> pour l'espace lavabo-ardoise, à l'entrée de la chambre. Chauffage par le plancher. Le vrai confort pour moi, car comme souvent dans les maisons saigonnaises, je n'avais eu de chambre personnelle auparavant. Tout à fait en passant, le chauffage par le plancher était une aubaine. Une fois le plancher nettoyé, on y étalait le linge lavé à la main au lavabo, et le tout était sec au bout de deux heures. Vie d'étudiant..Et comme à l'époque beaucoup d'étudiants allaient aux cours en complet-cravate, je restais ainsi nickel face aux jolies minettes BCBG de la Fac de Lettres, avec qui je n'eus de toute façon aucun succès car trop timide à l'époque.



La rentrée universitaire se faisant quelques jours après, le restau U n'était pas encore ouvert, sauf la celui de la MEC (Maison des Etudiants Catholiques, en centre-ville). Je dus manger du corned beef et des biscottes beurrées (n'importe quoi !) pendant ce court laps de temps dans ma chambre pour économiser le trajet en bus, avant d'apprécier à sa juste valeur (1,50 F de l'époque) le contenu de nos écuelles universitaires. Mauvais souvenir. Le vrai avantage était d'avoir à volonté du supplément (le « rab »), toujours des pâtes, du riz, ou des patates arrosés d'un vague jus de cuisson à la tomate. Et deuxième avantage : cela calait vraiment bien, quand on a 18 ans et toutes ses dents, pour un prix vraiment chrétien. Durant cette période, ma sœur s'inquiétait vraiment pour moi ; elle m'entraîna à la Caisse d'Épargne pour y ouvrir un compte, ce que je fis tout en m'étonnant : pour y déposer quel argent, grands dieux, puisque j'étais boursier donc fauché comme Job ?

#### ← Carnet de la caisse d'épargne

Le temps de m'habituer aux visages dont ceux des amis nouveaux (André, inscrit en médecine, Hubert Guillon inscrit comme moi en lettres) ou anciens (Vô Duy Thành, JJR 62 inscrit en médecine) et quelques camarades JJR 64 retrouvés parfois en ville lors des fins de semaine, dont Nguyễn Tắt Cường JJR 64, notre président actuel, et Nguyễn ũng Long, délégué de la promotion JJR 64, tous deux alors à l'INSA, Institut National des Sciences Appliquées, qui côtoyait « ma » fac de lettres. Ma sœur nous présenta également un visage déjà connu au lycée, où elle était en mathémém: Nguyễn Thị Tuyết Hào (Mme

Nguyễn Quang Lân), plus tard secrétaire générale de notre amicale au début des années 2000. Cette dernière me regardait, perplexe, initialement: elle me prenait pour un Français déguisé en Vietnamien, chose qu'elle me raconta gentiment bien plus tard, une fois ma culture vietnamienne bien découverte, car je n'en fais pas une confiture. Elle me tenait pour un « *tây con* » !

Et c'est comme cela que mon aventure a débuté en France un certain 2 octobre (mais arrivée à Orly le 3, au matin), qui est resté définitivement gravé dans ma mémoire. Cette France qui m'a donné mon éducation – gratuite - au Vietnam, une culture profondément humaniste me faisant haïr viscéralement tout extrémisme, une bourse pour la parachever à Lyon initialement, mon trilinguisme, du travail, un début de carrière (certes mouvementée des décennies après), une épouse pendant 17 ans (mon premier mariage, avant Natsuki) et tellement de choses que je ne peux que lui être reconnaissant et l'aimer à tout jamais. Comme nombre d'entre vous.

#### Ma sœur me visitant à la Cité U après mon installation →

Un petit clin d'œil pour clore ces quelques lignes : j'eus le plaisir d'accueillir à l'aéroport de Genève-Cointrin un flirt alors lycéenne à Marie Curie – qui m'avait dit au revoir le jour de mon départ – un an après, presque jour pour jour, quand elle s'inscrivit à l'université, en Suisse en 1966. Mais, et c'est là la particularité de la jeunesse, tout sentiment tendre était parti, à part l'amitié espiègle. Elle est maintenant médecin en région parisienne. On se souvient de tout une fois l'automne de la vie atteint, alors qu'à 18 ans on peut se permettre de tout gommer rapidement de son esprit.



**G.N.C.D.**